

sa conservation, et qu'il réunit en sa personne tous les vices que désirent rencontrer les rois dans ceux qui les servent.

Après la mort du cardinal, les peuples supposèrent que Louis XIII allait rendre la liberté à toutes les personnes que le premier ministre avait fait enfermer, que les impôts allaient être diminués; il n'en fut rien: on ne s'aperçut nullement que Richelieu eût cessé de vivre. Quelques seigneurs, qui languissaient à la Bastille depuis plusieurs années, obtinrent seuls leur élargissement; de ce nombre se trouvèrent Vitry, Cramail et Bassompierre, qui avaient été fortement compromis dans les différents complots organisés contre le premier ministre. Le roi continua à se montrer ce qu'il avait toujours été, ami lâche, allié perfide, mauvais frère, mari impuissant et jaloux, ne pardonnant qu'à regret à la reine de lui avoir donné deux bâtards, et n'osant point faire paraître son mécontentement, afin de ne pas fournir à Gaston des armes contre lui-même; despote ombrageux, tourmenté du désir de gouverner ses états et de son incapacité à s'occuper de la moindre affaire. De toute nécessité il lui fallait un ministre pour diriger l'administration du royaume; sa majesté fit entrer dans son conseil le cardinal Mazarin, Italien de naissance, et plus qu'à demi Espagnol par le long séjour qu'il avait fait à Madrid.

Comme la santé du roi s'affaiblissait tous les jours, et faisait prévoir sa mort prochaine, la cour, dans l'attente d'une régence, se divisa en deux partis, celui d'Anne d'Autriche et celui de Gaston d'Orléans, réconcilié, du moins en apparence, avec son frère. Mazarin se prononça pour la reine, et détermina le roi à donner la préférence à sa femme sur

Gaston, quoiqu'il eût pour elle autant de haine que pour son frère. Louis XIII, cédant aux obsessions du ministre, rendit un décret qui investissait Anne d'Autriche de la régence et lui ouvrait l'entrée du conseil; puis il convoqua le parlement et fit enregistrer cet acte de sa suprême volonté.

Aussitôt que ces dispositions eurent été irrévocablement consacrées, le roi moribond vit tous les courtisans s'éloigner de son lit pour suivre la reine; et jusqu'au moment de sa mort il ne reçut de visites que celles des seigneurs qui venaient d'heure en heure s'informer de l'état de sa santé, au nom de sa femme et de Gaston. Cet isolement absolu excitait en lui des transports de rage et le portait à accabler d'injures les envoyés d'Anne d'Autriche. Parfois il lui arrivait de dire: « Ah! ces gens viennent voir si je mourrai bientôt! Par Dieu! » je jure que si j'en puis revenir, je leur vendrai bien cher le » désir qu'ils ont de ma fin! » Mais Dieu ne permit pas qu'il exécutât ses menaces, et six mois après la mort de Richelieu, le 14 mai 1645, la France s'en trouva débarrassée.

Ainsi se termina le règne de Louis XIII, surnommé le Juste, à cause, disait son grand veneur, de son adresse à tirer de l'arquebuse. Il était âgé de quarante-deux ans et en avait régné trente-trois.

Le jour même de la mort du roi, l'aîné des bâtards de madame Anne d'Autriche, qui avait à peine cinq ans, fut déclaré roi de France sous le nom de Louis XIV; et le second, qu'on appelait Philippe de France et duc d'Anjou, reçut le titre de Monsieur. Le lendemain, la régente, accompagnée de ses deux enfants, de Gaston, du prince de Condé et de tous les courtisans, quitta le château de Saint-Germain et

revint au Louvre, abandonnant le corps du feu roi à la merci de quelques valets. D'ailleurs elle ne montra pas plus de respect pour ses dernières volontés que pour ses dépouilles mortelles; à peine installée au Louvre, elle convoqua en assemblée générale le parlement et les pairs du royaume, elle fit annuler les clauses restrictives portées dans le testament de son mari, et fit déclarer à Louis XIV dans un lit de justice que tint l'enfant royal, embryon de cinq ans, qu'il accordait à sa mère « sa tutelle sans contrôle et la régence » absolue de ses états. » Le chancelier Séguier, ce serf de la tyrannie, reçut à genoux les ordres du marmot couronné, dont les très-exprès commandements furent enregistrés avec forces genuflexions et protestations de la plus servile obéissance.

Par un arrêt du parlement, le cardinal Mazarin fut en même temps déclaré surintendant de l'éducation du roi; un autre édit retira à Gaston la dignité de lieutenant général du roi, ce qui mécontenta si fort le prince, qu'il forma le projet d'enlever Louis XIV et qu'il ne parut plus en public qu'avec une suite nombreuse de ses gardes.

Anne d'Autriche ne crut pouvoir mieux faire, pour mettre ses enfants à l'abri d'une tentative d'enlèvement, que de confier leur garde au duc de Beaufort, qui, à titre d'amant et de père, devait nécessairement veiller avec plus de soins qu'aucun autre à la conservation des princes. En conséquence, à la suite d'une grande revue qu'elle avait passée devant son palais du Louvre, elle lui remit les enfants de France entre les mains, et en présence de toute la cour elle ordonna aux troupes de lui obéir comme à elle-même. Ce favori, qui avait seize ans de moins que la régente, était fils

de César de Vendôme, bâtard de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, ou plutôt de cette courtisane et du beau duc de Longueville. « C'était une espèce de matamore, dit le cardinal de Retz, qui n'avait pour tout mérite qu'une adresse » extrême dans les armes et dans les exercices du corps; » ayant le langage et les allures d'un héros de taverne. Du » reste, bien fait de sa personne, avec des formes herculéennes, et si avantageusement traité par la nature, que madame Anne d'Autriche ne pouvait mieux rencontrer. »

Bientôt il prit un ascendant extraordinaire sur sa maîtresse, et se mit en tête de gouverner le royaume, ce dont il était moins capable que son valet de chambre; car sa haute fortune avait achevé de lui troubler la raison. Il était devenu fier, arrogant, présomptueux; et dans les affaires il apportait une telle roideur qu'il indisposait toutes les personnes qui avaient à traiter avec lui, et jetait une grande perturbation dans le gouvernement. La régente se fatigua d'avoir à réparer constamment les fautes du duc de Beaufort, et résolut d'élever au pouvoir le cardinal de Mazarin, dont elle avait également fait son amant et dont elle avait pu apprécier la supériorité, sinon dans les luttes amoureuses, du moins dans la conduite des affaires. Le duc, furieux de se voir éconduit, jura de se venger, et se tourna du parti des mécontents. La reine, de son côté, pour contrebalancer son influence, se rapprocha du prince de Condé, du duc d'Orléans et de tous les seigneurs envers lesquels elle avait montré beaucoup de froideur, et les rattacha à sa cause en leur prodiguant les trésors de l'état, en les comblant d'honneurs, de charges, de dignités, et en leur partageant les

dépouilles du peuple. « Les profusions d'Anne d'Autriche » pour ses anciens ennemis, dit la Feuillade, firent taire » toutes les haines, et à la cour on n'entendait plus prononcer » que ces cinq petits mots : « La régente est si bonne ! » Mais » au dehors, c'était bien différent... »

Anne d'Autriche n'avait pas oublié non plus ses anciennes créatures dans la distribution des faveurs, et s'était montrée très-généreuse envers madame de Sencé, son entremetteuse, madame de Hautefort, sa mignonne, et madame de Chevreuse, sa compagne de débauches.

Pendant que la reine cherchait à grossir le nombre de ses partisans, le duc de Beaufort nouait une nouvelle intrigue avec la belle duchesse de Montbazou, pour éveiller la jalousie d'Anne d'Autriche; mais il échoua dans son projet, car la régente ne fit nulle attention à lui et parut sérieusement éprise du cardinal Mazarin, quoiqu'il fût de beaucoup plus âgé que son ancien favori. Le duc, piqué de ce délaissement, voulut prendre alors les airs d'un amant irrité et jaloux; il cabala avec les comtes de Fiesque, de Fontrailles, Montrésor, Béthune et quatre ou cinq mélancoliques qui avaient la mine de penser-creux et le sens beaucoup au-dessous du médiocre, et qui avaient pris le nom de parti des importants. Il brava ouvertement le cardinal-ministre, Gaston d'Orléans, monsieur le prince, et osa même outrager la régente devant toute la cour, soit en affectant de ne pas l'entendre quand elle lui adressait la parole, soit en lui répondant par des sarcasmes sur la légitimité de ses enfants, quand elle l'interrogeait sur les jeunes princes confiés à sa garde.

Enfin, le duc de Beaufort s'étant oublié un jour jusqu'à

menacer la reine de faire assassiner son nouvel amant, celle-ci ne garda plus de mesures, le fit arrêter sur l'heure et conduire au château de Vincennes : en même temps elle exila dans leurs terres le duc et la duchesse de Vendôme, ainsi que le duc de Mercœur leur fils, et quelques autres chefs de la cabale des importants. Cet acte de sévérité fit beaucoup d'éclat et ne laissa pas que de jeter une certaine perturbation dans les esprits; puis, comme tout s'oublie facilement à la cour, les intrigues galantes, les fêtes, les bals et les chasses reprirent leur train accoutumé, et personne ne songea davantage ni aux importants ni au duc de Beaufort. Madame de Chevreuse seule essaya de monter une nouvelle cabale et de se servir de son ancien ascendant sur la régente pour la décider à rompre avec le cardinal. Tous ses efforts n'aboutirent qu'à affermir la position de Mazarin, et à faire voir au grand jour le crédit immense dont il jouissait auprès d'Anne d'Autriche, puisque cette reine, pour conserver et défendre son ministre, ne craignait pas de bannir de la cour une ancienne favorite qu'elle avait tendrement aimée, un autre amant, le père d'un de ses enfants, et même un prince du sang, le duc de Vendôme, qu'elle avait tant d'intérêt à ménager.

Devenu maître absolu de la France par la volonté de sa souveraine, le cardinal Mazarin prit en main les rênes de l'état, et suivit le déplorable système politique adopté par Richelieu, qui consistait à écraser la nation d'impôts, à élever le pouvoir royal au-dessus des lois, et à lancer le pays dans des guerres interminables, pour occuper les esprits et travailler plus sûrement à son asservissement.

La lutte avec l'Autriche, un moment interrompue par la

mort de Louis XIII, recommença plus violente qu'auparavant; des armées furent envoyées en Allemagne et gagnèrent plusieurs batailles importantes, entre autres celle de Rocroy, où commandait le duc d'Enghien, fils du prince de Condé. L'habile cardinal, qui comprenait parfaitement qu'il avait à se faire pardonner sa naissance italienne et son titre de premier ministre, se conduisit avec une adresse extrême avec les seigneurs de la cour; au lieu de chercher à s'en faire craindre, il voulut les mettre dans l'obligation de célébrer ses louanges; et prenant le contrepied de la conduite de Richelieu, il les combla d'honneurs et de dignités. Il agit de même envers le parlement; au lieu d'opprimer les conseillers, il leur accorda des faveurs, parut attacher un grand prix à leurs conseils, et promit de ne prendre aucune décision sans les consulter. Tout le monde fut dupe de cette politique; les courtisans, les membres du parlement, les bourgeois, ne tarirent pas d'éloges sur le compte de Mazarin, et le pauvre peuple, toujours abusé par ceux qui le gouvernent, versa le produit de ses sueurs et de son travail dans le fisc royal, persuadé qu'un si bon ministre ne pouvait employer l'or des citoyens qu'à la prospérité de la France.

Or, il est bon de savoir ce qu'était Mazarin avant son arrivée dans le royaume, par quelles intrigues il était parvenu au poste qu'il occupait, et à quoi se réduisaient ses grandes qualités, que les courtisans se plaisaient à exalter. « Sa naissance était des plus infimes, dit le cardinal de Retz, et son enfance honteuse. Au sortir du Colisée, il apprit à piper au jeu et fit métier de tricher, ce qui lui attira des coups de bâton d'un orfèvre nommé Moreto. Avec le produit de ses

» vols il acheta une charge de capitaine d'infanterie, et servit
 » en Valteline sous les ordres du général Bagni, qui le chassa
 » au bout de trois mois de son corps d'armée pour des escro-
 » queries. Il se rendit à Rome, entra dans les ordres, sut
 » plaire au cardinal Antonio Barberini, dont il devint le ga-
 » nymède, et obtint par sa protection la nonciature extraor-
 » dinaire de France. A Paris, il se lia intimement avec Cha-
 » vigny, l'un des favoris du feu roi, qui avait les mêmes goûts
 » que lui, et par son entremise il fut mis en bonnes relations
 » avec Richelieu, qui en fit un cardinal par les considéra-
 » tions « qui autrefois avaient déterminé l'empereur Auguste
 » à laisser le trône à Tibère. » Enfin, à la mort de son pro-
 » tecteur il eut le bonheur d'être choisi pour amant par la
 » reine, et il fut érigé en premier ministre. Dès lors il se
 » moqua de la religion, à laquelle il ne croyait nullement; il
 » promit tout, parce qu'il ne voulait rien tenir; il introduisit
 » un système de filouterie dans le ministère, n'osant pas voler
 » hardiment comme son prédécesseur, mais n'en dérobant
 » pas moins les richesses de l'état. Et si l'on blâme Richelieu
 » d'avoir fondé la plus scandaleuse et la plus dangereuse
 » tyrannie qui ait peut-être jamais pesé sur une nation, on
 » doit dire également que Mazarin ne fut ni moins infâme ni
 » moins exécration, en établissant en principes que les sujets
 » ne pouvaient rien posséder sans la volonté de leur souverain,
 » et que tous les peuples devaient obéir aux rois comme aux
 » arbitres suprêmes de leurs destinées.... »

Jusqu'au traité de Munster, c'est-à-dire pendant les quatre premières années de la régence, les guerres contre la maison d'Autriche furent poussées avec vigueur par le maréchal de

Turenne et par le duc d'Enghien, qui devint prince de Condé à la mort de son père. A l'intérieur, la France continua à être dilapidée par les favoris de madame Anne d'Autriche, et la misère du peuple s'accrut en raison de l'extension démesurée que prenait le pouvoir royal. Quant à la cour, elle s'inquiétait fort peu de ce qui se passait à l'extérieur comme à l'intérieur, et toute la tourbe des valets dorés qu'on appelle grands seigneurs réglait sa conduite sur celle de la souveraine. Nous trouvons utile de faire connaître de quelle manière la régente employait son temps, afin que, d'après cet exemple, les peuples puissent apprécier les services de leurs maîtres, et pour qu'ils soient bien convaincus que l'existence de ces parasites couronnés, loin de contribuer au bonheur des nations, ne fait qu'entraver la marche de l'humanité.

Une dame d'honneur de la reine, madame de Motteville, nous a laissé dans ses mémoires le récit détaillé des occupations d'Anne d'Autriche lors des premiers temps de sa régence.

« Sa majesté, nous dit-elle, recevait à onze heures, à son premier lever, les seigneurs et les dames de la cour qui composaient sa société intime; elle se levait ensuite, passait une robe de chambre, et déjeunait de grand appétit. Son déjeuner était toujours copieux; on lui servait un potage, des côtelettes, des saucisses, du gibier, des pâtés, quelques légumes verts et du dessert; elle mangeait de tout abondamment, ce qui ne l'empêchait pas de dîner également bien. Après son déjeuner, elle quittait sa robe de chambre, prenait sa chemise des mains du jeune roi, mettait un corps de jupe et un peignoir, puis se rendait à sa

» chapelle, où elle entendait la messe fort dévotement;
 » ensuite elle revenait à sa toilette, qui durait ordinairement
 » deux heures, et à laquelle assistaient les personnes qui lui
 » étaient familières, tels que le commandeur de Jars, Berin-
 » ghen, Chandénier, Guitaut, capitaine des gardes, Com-
 » minges, le maréchal de Grammont, Créqui et Mortemart.
 » Venait alors l'heure de son dîner. Elle ne dînait que fort
 » rarement en public, servie par ses officiers; presque tou-
 » jours elle se faisait servir en petit comité par ses femmes,
 » parce qu'elle était plus à son aise pour manger, et parce
 » qu'elle pouvait immédiatement aller faire sa sieste dans son
 » oratoire. A son réveil, comme elle n'avait pas renoncé aux
 » plaisirs qui lui avaient tant plu autrefois, elle s'occupait
 » de se distraire; toutefois ses divertissements étaient mé-
 » diocres, car elle n'aimait rien avec ardeur; elle détestait la
 » lecture, ne goûtait pas le charme d'une conversation in-
 » structive, puisqu'elle était d'une ignorance profonde et ne
 » savait aucune chose; elle n'aimait pas non plus les bals,
 » ayant perdu le goût de la danse avec la jeunesse; elle allait
 » seulement à la comédie, et regardait le spectacle à demi
 » cachée par l'une de nous, qu'elle faisait asseoir auprès d'elle
 » dans sa loge, afin d'éviter qu'on ne tint des propos sur ce
 » qu'elle allait au théâtre avant la fin de son deuil. Le spec-
 » tacle terminé elle rentrait au palais, recevait les princes,
 » puis s'enfermait avec le cardinal Mazarin, qui souvent
 » restait plusieurs heures avec elle, non point pour causer
 » des affaires de l'état, mais pour livrer de doux combats à
 » dame Vénus. Lorsque le cardinal l'avait quittée, on servait
 » le souper, où régnait une licence extrême; après quoi,